Document généré le 12 oct. 2024 02:58

Bulletin d'histoire politique

Bill Clinton et le défi de la présidence : un rendez-vous manqué

Christian DesRoches

Volume 8, numéro 2-3, hiver 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1060214ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1060214ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

DesRoches, C. (2000). Compte rendu de [Bill Clinton et le défi de la présidence : un rendez-vous manqué]. *Bulletin d'histoire politique*, *8*(2-3), 276–284. https://doi.org/10.7202/1060214ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Chronique d'histoire politique des États-Unis

Bill Clinton et le défi de la présidence : un rendez-vous manqué

•••

Christian DesRoches
Étudiant à la maîtrise en histoire
Université Laval

Stanley A. Renshon, *High Hopes : The Clinton Presidency and the Politics of Ambition*, 3e éd., New York et Londres, Routledge, 1998, 402 p.

Robert Shogan, *The Double-Edged Sword : How Character Makes and Ruins Presidents, from Washington to Clinton*, Boulder, Colorado, Westview Press, 1999, 284 p.

William G. Hyland, *Clinton's World : Remaking American Foreign Policy*, Westport, Connecticut et Londres, Praeger, 1999, 220 p.

Les dernières années ont vu la publication d'un nombre impressionnant d'ouvrages sur le quarante-deuxième occupant de la Maison-Blanche, la plupart de ces livres étant signés par des journalistes[1]. Si ces œuvres diffèrent grandement quant aux mérites et aux reproches qu'elles attribuent au président, elles nous offrent toutes l'image d'un dirigeant indécis, désorganisé, aux tendances dilatoires, présidant sur une administration déliquescente et réagissant aux diverses crises qui surgissent périodiquement sur la scène politique. Un aspect qui fait également surface dans ces écrits est l'intérêt pour la personnalité complexe de Bill Clinton, un politicien ambitieux et

habile, néanmoins troublé par ses excès et faiblesses. Outre ses frasques sexuelles, qui ont déjà fait (trop) bonne presse, plusieurs se sont interrogés sur les faiblesses personnelles de Bill Clinton (« character flaws ») et leurs effets sur sa performance en tant que président. Sa personnalité peut-elle expliquer ce qui est généralement considéré comme l'échec de son premier mandat ? À l'inverse, nous fournit-elle des éléments de réponse quant au succès, quoique terni par le scandale, de son second mandat ? Les trois œuvres qui suivent vont au-delà de l'anecdote et portent un regard analytique sur la performance de Bill Clinton.

Dans *High Hopes*, Stanley Renshon nous propose une analyse intrigante de la personnalité du président. Politologue réputé de la City University de New York, l'auteur est également psychanalyste accompli. Dans son avant-propos de la troisième édition — la première édition date de 1996 — Renshon affirme que le déclin de la confiance du public en son président a constitué un dilemme épineux, « the single most important policy issue that Bill Clinton faced » (p. xvii), d'où l'importance d'étudier la personnalité d'un dirigeant (*character*) et ses conséquences sur le processus politique. Renshon ne manque pas de souligner l'ironie du fait que dans une ère où les allégeances politiques traditionnelles se sont effacées pour se concentrer de plus en plus sur les candidats, la popularité des politiciens ne cesse de décroître (p. 30).

La question principale que l'auteur tente d'élucider par son enquête est la suivante : comment peut-on expliquer la divergence marquée entre l'immense talent du président et sa piètre performance lors de son premier mandat (p. 33) ? Renshon voit dans la personnalité de Bill Clinton les racines de son échec politique. Si l'auteur considère Clinton comme le politicien le plus habile depuis Lyndon B. Johnson, il dénote plusieurs failles dans la personnalité du président, des failles qui vont au-delà de son penchant pour l'infidélité matrimoniale ; il questionne également sa fidélité à ses idéaux, à ses valeurs, ainsi qu'à sa volonté de courir des risques, personnels ou politiques, pour les défendre.

Renshon rejette l'approche biographique traditionnelle qu'il considère comme centrée sur l'anecdotique et il propose une méthodologie rigoureuse pour étudier le profil psychologique du président (p. 10-11). Selon Renshon, la personnalité de Clinton peut être définie selon l'interaction de trois caractéristiques prédominantes : son ambition, son intégrité et son habileté à interagir avec les gens (p. 39). En premier lieu, l'ambition de Clinton ne fait aucun doute ; déjà à trente-deux ans, il devient gouverneur de l'Arkansas. L'auteur soutient que l'ambition de Clinton, ainsi que son talent et son habileté, lui ont permis de devenir un politicien couronné de succès. Cependant, son ambition lui occasionne également des problèmes, notamment son

incapacité de déléguer les responsabilités ainsi qu'une tendance prononcée vers les excès de confiance et l'impulsivité (p. 57 et 63). Quant à l'intégrité, Renshon affirme qu'elle est au cœur de la performance d'un président (p. 69) et celle de Bill Clinton est, à tout le moins, problématique. L'auteur critique la propension du président à prendre des positions antinomiques, au gré des vents, ainsi que son comportement souvent pusillanime : « By almost all accounts, Clinton has a strong disinclination to draw lines, to say yes or no, and otherwise to make the hard choices that are part of a president's responsabilities » (p. 84). La facilité de Clinton à communiquer représente un autre aspect de sa personnalité ; l'auteur dénote ses habiletés empathiques (p. 106) ainsi que l'importance qu'il accorde à être compris des autres (p. 100).

D'aucuns apprécieront la comparaison entre le tempérament de Clinton et celui de Nixon, ce dernier qui, vingt ans auparavant, éprouvait des difficultés similaires, avec son image publique (p. 103 et 117) ainsi qu'avec ce que Renshon qualifie plus loin de « lack of ethical boundaries » (p. 242). En outre, une partie importante du livre est consacrée à l'étude de l'enfance difficile de Clinton, notamment la perte de son père naturel, sa relation avec son beau-père alcoolique et l'héritage psychologique de sa mère, qui aurait inculqué à son fils sa difficulté de respecter ses engagements (p. 189).

Selon Renshon, Clinton avait tous les outils intellectuels pour être un excellent président. Il conclut néanmoins que « Clinton's promise [...] has floundered on the shoals of his character » (p. 259). Incapable de s'imposer des limites personnelles, il aurait abusé de la relation de confiance entre le citoyen et l'Exécutif ; Renshon soutient que Clinton doit accepter la responsabilité de la débâcle des élections législatives de 1994 (p. 271). Fait intéressant, l'auteur prédit que la « révolution républicaine » de 1994 pourrait bel et bien annoncer une meilleure performance de la part de Clinton, qui aurait désormais un contrepoids pour équilibrer sa propension à l'hésitation (p. 302), une prédiction que les événements semblent, du moins, avoir partiellement confirmée.

Cette œuvre représente un intérêt indéniable, même pour le chercheur qui se méfie de la méthode psycho-historique (l'auteur de la présente chronique est de ce nombre). Quand cette approche est clairement balisée selon une démarche bien définie — soulignons que Renshon consacre un chapitre en entier à sa méthode — elle permet d'arriver à des résultats intéressants. Ce qui ne veut pas dire que *High Hopes* est exempt de faiblesses ; comparer deux discours, prononcés dans des contextes politiques et spatio-temporels différents, pour en relever les contradictions, peut certes constituer un exercice visant à démontrer des tendances schizophréniques d'un politicien. L'observateur aguerri, cependant, n'y verra, et à juste titre, que du « politics as usual ».

Défrichant également le terrain des études de personnalités présidentielles, *The Double-Edged Sword*, toutefois, ne s'intéresse pas uniquement à la présidence de Bill Clinton. Robert Shogan, auteur prolifique et journaliste vétéran du *Los Angeles Times*, nous propose un survol historique de Washington à Clinton[2]. L'auteur insiste d'abord sur l'importance d'évaluer la personnalité des présidents, surtout à notre époque où l'érosion de la loyauté aux partis politiques traditionnels a projeté les politiciens, en tant qu'individus, sous les feux de la rampe. La problématique de cette étude cherche à examiner, d'une part, le lien entre la personnalité présidentielle et la performance et, d'autre part, à rapporter comment les présidents et leurs rivaux ont utilisé la perception publique de la personnalité pour modifier l'opinion publique. Par cette démarche, Shogan vise à démontrer que la personnalité présidentielle peut être une arme à deux tranchants : « an instrument that can discredit presidents and destroy their credibility but also one that presidents can use to establish their political identity and mobilize support » (p. 3).

On retrouve des points de concordance entre l'approche de *High Hopes* et *The Double-Edged Sword*, notamment l'intérêt porté à la relation entre la personnalité et la performance. Cependant, l'approche de Shogan diffère substantiellement de celle de Renshon ; Shogan s'appuie sur une définition beaucoup plus élastique du concept de personnalité, au point où le lecteur peut se demander comment sépare-t-on l'image et la personnalité (p. 6-7) ? En outre, l'auteur introduit un concept fort intéressant quand il affirme que la personnalité des présidents a non seulement contribué à influencer le cours de leur propre mandat, mais également à façonner et à redéfinir la nature et le rôle de l'Exécutif (p. 36). C'est ce paradigme qui donne à l'analyse de Shogan un aspect particulièrement prometteur.

Malheureusement, *The Double-Edged Sword* ne livre que partiellement la marchandise. Son survol, qui cherche à attribuer aux divers présidents, les importants comme les plus obscurs, leur place dans l'évolution de la personnalité présidentielle, sombre souvent dans l'anecdotique et comporte une bonne part de poncifs historiographiques. En commençant par ses portraits édifiants de Washington, qui instaura le sens du devoir et de la discipline à la présidence (p. 31), Jefferson, qui établit au sein de l'Exécutif un paradigme de sournoiserie (p. 40) et Andrew Jackson, qui légua à la présidence un attrait populiste ainsi qu'une personnification accrue du pouvoir présidentiel (p. 43), Shogan nous dépeint un panthéon de héros politiques. Quant aux Lincoln, Wilson et deux Roosevelt, Shogan n'amène que très peu d'éléments qui surprendront le lecteur averti. Par ailleurs, certaines affirmations de l'auteur s'appuient sur des démonstrations psycho-historiques aléatoires et parfois simplistes. Par exemple, Shogan explique les croyances populistes de Harry Truman en l'espace d'un paragraphe, attribuant ces convictions au

fait qu'il se faisait souvent taquiner quand il était garçon (p. 93) ! Plusieurs autres exemples comparables à celui-ci ont pu être recensés tout au long du livre.

The Double-Edged Sword aurait bien pu commencer avec Lyndon B. Johnson et Richard Nixon. En effet, Shogan affiche tout de suite ses couleurs quand il affirme que ces deux présidents possédaient des failles de personnalité « as broad and deep as the San Andreas fault » (p. 177). Selon l'auteur, LBJ serait le premier président à avoir été détruit à cause de sa personnalité (p. 119). Johnson fut incapable de contrôler et de manipuler son image et, un politicien ayant fait son apprentissage au Congrès, il aurait tenté de consolider ses appuis à travers des contacts personnels entre politiciens, en coulisses, et non sur la scène publique : c'est ce qui assura sa déchéance (p. 127). Quant à Nixon, il illustre mieux que quiconque la métaphore de l'arme à deux tranchants. Sa volonté d'acier et sa combativité avaient assuré sa carrière politique ; c'est également ces caractéristiques qui auraient contribué à enliser Nixon dans le bourbier du scandale de Watergate (p. 136-137).

Il en est de même pour Jimmy Carter, « the first to use his character, as expressed by his religious faith and accompanying morality, as a direct reason for voting for him and for supporting his stewardship » (p. 145). Une fois que de nombreux scandales eurent souillé l'image de l'administration Carter, sa légitimité morale s'effondra, ainsi que ses appuis (p. 150-151).

Cela nous ramène au président Clinton, à qui Shogan réserve ses deux derniers chapitres. L'auteur nous esquisse un Bill Clinton qui a su, tout au long de son cheminement politique, s'adapter aux situations et modifier son image selon la conjoncture politique, d'où l'inspiration pour le titre du chapitre 10, « President Proteus ». Shogan porte un regard attentif aux péripéties qui ont suivi les révélations scabreuses quant au comportement du président. Sans condamner de façon directe les activités extraconjugales de Clinton — il souligne que Bob Dole, son adversaire lors des présidentielles de 1996, avait lui-même trompé sa femme au début des années 1970 (p. 218-221) — l'auteur décèle chez le président une tendance à négliger ses responsabilités et une attitude sournoise quant à sa candeur avec le public. Shogan soutient que le manque de franchise manifesté par Clinton a lourdement affecté sa performance présidentielle (p. 209-210).

L'auteur poursuit son raisonnement en affirmant qu'il serait fallacieux pour le président de prétendre que la moralité privée peut être séparée de son aspect public (p. 250). La survie politique de Clinton, selon Shogan, n'est qu'un aspect de sa présidence, qui laisse transparaître des conséquences beaucoup plus lourdes. Il impute à Clinton la perte de l'autorité morale de l'Exécutif ainsi qu'une montée du cynisme envers les institutions politiques (p. 230, 248, 253).

The Double-Edged Sword est une œuvre qui revêt une pertinence certaine, malgré sa méthode floue, ses raccourcis psycho-historiques et sa tendance à édifier les hommes politiques des siècles passés et à avilir les politiciens d'époques plus récentes. De plus, l'absence d'une conclusion critique à la fin de l'ouvrage laisse plusieurs questions en suspens. Finalement, l'auteur n'utilise pas de notes de bas de page, préférant inclure un bilan historiographique pour chaque chapitre à la fin du livre ; malheureusement, avec cette méthode, il devient parfois difficile de retrouver la source d'une citation.

En troisième lieu, nous portons notre regard sur *Clinton's World*, une contribution de William G. Hyland, politologue de l'Université Georgetown et rédacteur en chef de la prestigieuse revue *Foreign Affairs* de 1984 à 1992. Cet ouvrage pose les premiers jalons de l'étude de la politique étrangère de l'administration Clinton et ce, tout en cherchant à définir la contribution individuelle du président lui-même au processus décisionnel. Si ce livre est plus court que les deux livres recensés précédemment, il s'agit là d'une œuvre spécialisée, plus respectueuse des conventions méthodologiques. Quant aux sources, l'auteur se base essentiellement sur le *New York Times* et le *Washington Post* ainsi que sur des articles provenant de revues spécialisées.

En introduction, Hyland établit clairement la situation internationale au moment où Bill Clinton accède au pouvoir en 1993. La guerre froide terminée, George Bush, son prédécesseur, s'était efforcé de redéfinir le rôle des États-Unis dans le nouveau contexte international (la politique du *New World Order*). La guerre du Golfe avait cristallisé cette question : quel rôle joueront les États-Unis au sein d'un monde désormais unipolaire (p. 4-5) ? Une occasion grandiose, selon l'auteur, s'offrait au nouvel élu : jamais un président de l'ère moderne n'avait hérité d'une position globale aussi sécuritaire, aussi puissante (p. 1).

Pourtant, Clinton, malgré son éducation, est inexpérimenté en politique étrangère. Il s'entoure de Démocrates dont l'expérience du pouvoir remonte à l'administration Carter : Anthony Lake, Strobe Talbott, Warren Christopher et Madeleine Albright. Cette nouvelle équipe se démarque par son rejet de l'école réaliste, qui met l'accent sur l'équilibre des pouvoirs, et son adoption d'une politique néo-wilsonienne, plus idéaliste (p. 23). Hyland affirme que le nouveau président maîtrisait bien la nouvelle rhétorique néo-wilsonienne, mais qu'il ne semblait pas prêt à assumer les risques que ces politiques pouvaient encourir (p. 26).

La réticence de Clinton à intervenir en Bosnie en 1993 a eu, selon l'auteur, de lourdes conséquences pour l'Europe. La valse-hésitation et la procrastination du président auraient encouragé les belligérants et envenimé

la situation davantage, en plus de donner l'impression à l'Europe que les États-Unis régressaient vers une politique isolationniste (p. 37-38). Les échecs de la Somalie, une intervention entreprise par Bush à la fin de son mandat et que Clinton a poursuivie, ainsi que de l'intervention haïtienne ont, soutient Hyland, sonné le glas des politiques néo-wilsoniennes alors que Bill Clinton adopte une politique plus réaliste, basée sur l'intérêt national et les impératifs stratégiques (p. 65). Il poursuit néanmoins la politique de remontrances à la Chine sur la question des droits de l'Homme, tout en la courtisant assidûment sur le plan économique. Cette politique, que l'auteur qualifie de schizophrénique, atteint son apogée lors de la visite de Jiang Zemin aux États-Unis en 1997, alors que Clinton critique ouvertement la politique chinoise en matière de droits de l'Homme en présence de Jiang Zemin, pour ensuite inviter ce dernier à une soirée à la Maison-Blanche (p. 120).

Hyland démontre de façon assez convaincante la faiblesse de la politique étrangère de l'administration Clinton lors de son premier mandat. Malgré le succès commercial de l'ALENA, qui fut rapidement terni par la grave crise financière qui terrassa le Mexique (p. 67), l'impression générale qui prédominait au pays était celle d'un échec. Clinton, désespérément à la recherche d'un succès en politique étrangère, fut soulagé de voir l'heureux aboutissement des accords de Dayton, à la veille de sa campagne pour briguer un second mandat. Ce dénouement favorable projetait de Clinton l'image d'un « Peacemaker in Chief » (p. 143). Un éditorial du *New York Times* résuma bien les quatre premières années de la politique étrangère Clinton comme « an odd journey from idealism to pragmatism » (p. 152).

S'intéressant peu aux succès de l'administration Clinton sur le processus de paix israélo-palestinien (un bref chapitre) ou en Irlande du Nord (il n'en fait pas mention), Hyland ne manque pas de souligner les deux grands échecs de la politique étrangère de Clinton après 1996. Tout d'abord, il reproche à l'administration d'avoir suivi une politique eurocentrique et d'avoir négligé l'Asie, une diatribe républicaine lancée contre les Démocrates depuis les années FDR. L'auteur relate les efforts de l'administration Clinton pour forcer la main du Japon pour tenter d'équilibrer le déficit commercial des États-Unis, une approche qui aurait aliéné cet important allié du Pacifique (p. 130-134). Il critique également la réaction catatonique de Clinton face à la grave crise financière asiatique : « the financial crisis should have been foreseen and could have been prevented, if not avoided altogether » (p. 186). Outre cet échec économique en Asie, Hyland argue que le président a réagi de façon léthargique à l'ascension de deux nouvelles puissances nucléaires, l'Inde et le Pakistan, un échec qui a contribué à ternir le prestige américain, sans oublier la mise en péril de la cause de la paix mondiale (p. 193).

Le deuxième échec est l'Irak, où Hyland infère que le manque de fermeté de Clinton aurait encouragé l'agressivité de Saddam Hussein (p. 171-174). Qui plus est, cette politique de vacillement envers l'Irak aurait entraîné l'effondrement de la coalition entre les États-Unis et l'Europe occidentale. Un nouvel alignement au sein de l'ONU, où les États-Unis et la Grande-Bretagne sont opposés à la France, la Chine et la Russie, serait le résultat de la crise irakienne, un événement qui marque la fin de la période post-guerre froide (p. 182, 199).

Or Hyland doute sérieusement que sous la houlette de Bill Clinton, les États-Unis aient entamé cette nouvelle étape du bon pied. Trahissant son appartenance à l'école réaliste, il vilipende le président pour sa politique étrangère chancelante, qu'il qualifie comme fonctionnant selon une méthode « trial and error » (p. 197). En outre, il critique l'influence des sondages d'opinion sur les décisions de l'administration Clinton en politique étrangère, soutenant que le chef de l'Exécutif « stumbled from crisis to crisis, trying to figure out what was popular, what would be effective, and what choices would pose the lowest risk to his presidency » (p. 203). L'auteur déplore également la détérioration de l'autorité morale de la présidence sous Clinton et ses conséquences désastreuses pour la politique étrangère américaine (p. 200-201). Bref, Hyland affirme que Bill Clinton avait une occasion inespérée de redéfinir un nouveau rôle international pour les États-Unis et que son échec le condamnera à être considéré par l'histoire comme une figure de transition, un McKinley[3] du XXIe siècle (p. 202 et 204).

Fort intéressante et appuyée sur une solide démarche, l'œuvre de Hyland doit toutefois être considérée avec circonspection. Les profondes convictions réalistes de l'auteur ont indéniablement contribué à influencer son analyse, notamment par son accent sur les problèmes stratégiques et son intérêt nettement mitigé pour les considérations plus symboliques, tels les droits de la personne et le processus de paix nord-irlandais. De plus, l'auteur semble souvent enclin à attribuer le blâme à Clinton pour des dénouements qui s'expliquent par des situations internationales très complexes (la crise financière asiatique, par exemple). Le but premier de cette œuvre ne consiste pas à examiner la personnalité du président, mais il est intéressant de constater que Hyland arrive aux mêmes conclusions que Shogan et Renshon quant à la personnalité de M. Clinton et à ses conséquences sur sa performance présidentielle. Certes, le bilan présenté par ces œuvres paraît fort critique : Bill Clinton aurait raté, semble-t-il, son rendez-vous avec l'histoire. Le président pourra sans doute se consoler en songeant que le verdict des historiens tend toujours à s'améliorer avec le temps.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Parmi les œuvres qui offrent un portrait plus objectif, soulignons les deux livres d'Elizabeth Drew (*On the Edge : The Clinton Presidency*, New York, Simon & Schuster, 1994 et *Showdown : The Struggle Between the Gingrich Congress and the Clinton White House*, New York, Simon & Schuster, 1996) ainsi que les ouvrages de David Maraniss (*First in His Class : A Biography of Bill Clinton*, New York, Simon & Schuster, 1995), Martin Walker (*The President We Deserve. Bill Clinton : His Rise, Falls, and Comebacks*, New York, Crown, 1996) et du vétéran Bob Woodward (*The Choice*, New York, Simon & Schuster, 1996).

2. On pourrait croire que l'idée des personnalités présidentielles (« character issue ») est un sujet d'actualité à cause des déboires du président Clinton. C'est pourtant un sujet qui a été traité périodiquement au cours des vingt dernières années. Ironiquement, la première étude importante sur le sujet, celle de James David Barber (*Presidential Character : Predicting Performance in the White House*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1972), remonte aux années Nixon.

3. William McKinley (1843-1901), président des États-Unis de 1897 à 1901, il précéda le célèbre Théodore Roosevelt.